
les Filles
d'Abraham
UN FILM DE
HANAËL EL YOUSFI
OFFICIAL SELECTION
tiff
TORONTO INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL 2026
COMPÉTITION
FESTIVAL FFA
2026



CG CINÉMA
PRÉSENTE

MÉLISSA GUERS AVA BAYA GABRIELLE COHEN

OFFICIAL SELECTION
tiff
TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL 2026

COMPÉTITION
FESTIVAL FFA
2026

Les Filles d'Abraham

UN FILM DE
HANAËL EL YOUSFI

PRESSE
MONICA DONATI
55, rue Traversière - 75012 Paris
Tél. : 06 23 85 06 18
Monica.donati@mk2.com

DISTRIBUTION
LES FILMS DU LOSANGE
7/9 rue des Petites écuries - 75010 Paris
www.filmsdulosange.com

FRANCE • 93MN • 2026 • 2:39 • SON 5.1

SORTIE LE 30 DÉCEMBRE 2026



Synopsis

Après plusieurs années de rupture, Myriam, jeune femme de culture musulmane qui grandit à Marseille, renoue durant les vacances d'été avec Eva, issue d'une famille juive. Ensemble, elles vivent leur jeunesse hors des cadres imposés.

Mais cet été d'insouciance se fissure lorsqu'un drame bouleverse l'équilibre de leur cercle social et familial, et bientôt, leurs propres destins.



Entretien avec Hanaël El Yousfi

En 2021, votre premier court-métrage *Mazel Brouk* questionnait déjà les liens entre les mondes juif et musulman. Comment est né *Les Filles d'Abraham*, votre premier long-métrage ?

D'une rencontre que j'ai initiée entre deux amies : l'une juive et l'autre musulmane. J'ai grandi et j'évolue entre ces mondes qu'on ne regarde jamais ensemble, sauf pour dire qu'ils s'affrontent. Je suis souvent avec les uns – des personnes de culture musulmane – ou avec les autres – des Juifs. Mais rarement avec les deux. Trop de choses les tiennent à distance : les blessures de l'Histoire, le poids de l'actualité, une méfiance héritée qu'on n'a pas choisie mais qu'on reconduit. Il y a dix ans, en réunissant mes deux amies, la révélation a opéré. Elles avaient les mêmes références, le même humour, des souvenirs d'enfance ressemblants. J'ai été témoin de la naissance d'une relation. Et là, une émotion m'a saisie. C'est de cette idée du lien que le film est né. Les placer dans un même cadre, éclairer les similitudes plutôt que ces tensions politiques et cette haine rabâchées en permanence. Envie aussi d'aller à rebours de cette représentation constante de deux communautés que j'habite et qui se tournent le dos, encore plus depuis les attaques du 7 octobre 2023. Ces derniers temps, quand j'étais avec des musulmans, ils parlaient des Juifs avec cette culture de l'ennemi. Et quand j'étais avec des Juifs, j'observais un mépris et un complexe de supériorité mêlé à un rapport amour-haine. Au cœur de ces vents contraires, j'ai eu envie de crier : « *Mais les gars, en fait, vous êtes pareils !* ».

D'où vient le titre *Les Filles d'Abraham* ? Comment l'expliquez-vous ?

Abraham est le patriarche commun aux trois grandes religions monothéistes, et plus spécifiquement dans mon film, celui des Juifs et des musulmans. Faire de mes personnages Myriam, Eva et Shana les filles d'Abraham, c'était rappeler leur généalogie, redire tout ce qu'il y a de commun entre elles, les coutumes, les plats, les gestes… Et aussi, paradoxalement, les mêmes angoisses et attentes qui pèsent sur leurs épaules au nom de cet héritage-là.

On ressent du vécu en voyant votre film, on comprend qu'il vient d'un endroit de la nécessité et de l'intime.

Ce n'est pas simple pour moi de répondre à cette question parce que



j'ai justement fait du cinéma pour me cacher derrière des personnages. Je suis assez discrète de nature. Aujourd'hui, l'identité est devenue un véritable fléau dans la mesure où elle précède la personne. Selon qu'on soit Juif ou de culture musulmane, ça colore d'avance ce qu'on va penser de vous et de votre travail. Ce qui me relie à ces deux mondes, c'est mon affaire intime et je préfère être jugée sur mon travail. Mais ce que je peux dire, c'est que j'habite ces deux communautés. Je parle dans mon film de deux communautés que je connais. J'ai grandi en France de parents marocains. Depuis toujours, ma vie c'est fêter l'Aïd et aller à la synagogue. Rien de ce que vous voyez à l'écran n'a été fantasmé ou inventé.

Vos héroïnes s'inspirent-elles de femmes que vous avez rencontrées ? Qui sont-elles ?

Il y a beaucoup de moi à ma vingtaine dans Myriam. Il y a aussi de moi dans Shana et Eva. Pour être claire, ce qui m'intéressait était de montrer à quel point ces filles, qui se plaisent à s'opposer, se retrouvent in fine dans leur quête de place au sein de leurs communautés respectives. On est dans une forme d'enfermement infligé et d'honneur à tenir. Par exemple, une fille juive de trente-cinq ans non-mariée est considérée comme un handicap dans une famille traditionnelle. C'est une affaire qui devient collective. Pour écrire ce film, j'ai confronté une part d'autobiographie à des récits que j'ai recueillis pendant deux ans de femmes juives et de culture musulmane qui m'ont parlé de leur vécu présent et passé. Chez toutes, il y avait quelque chose qui rejoignait l'idée d'une symétrie patriarcale et non religieuse. Je suis partie de mes deux amies. Chacune m'a présentée à une amie et ainsi de suite ; tout ça a pris pas mal d'ampleur. Je n'arrivais plus à m'arrêter parce que je me disais que je n'étais pas seule à avoir vécu certaines choses. Assez vite, j'ai voulu rencontrer des hommes afin de mieux comprendre leurs motivations et bâtir des personnages masculins complexes. Loin de moi l'envie de les filmer comme des silhouettes. Ma plus grande peur, c'était justement de créer des personnages clichés. Il fallait comprendre les motivations de tout le monde, y compris les mères qui contribuent à la perpétuation de comportements archaïques et patriarcaux. Ce travail de recherche m'a aidée à ne pas sombrer dans la moralisation. Mon but était d'expliquer l'inexplicable. Et je crois que ce film m'a permis de me réconcilier avec les miens et mon histoire.

Le prénom-miroir Myriam est loin d'être un hasard, non ? Il passe aussi bien chez les Juifs que chez les musulmans…

Pour moi, le prénom raconte déjà le film. Dans la Bible, il y a Myriam, qui est la sœur de Moïse. Et il y a Maryam, qui est la seule femme que le Coran nomme. Faire de Myriam la fille d'Abraham permettait d'appuyer le message de mon film selon lequel les ressemblances sont parfois si frappantes qu'on ne les distingue plus. Le prénom Myriam est en effet



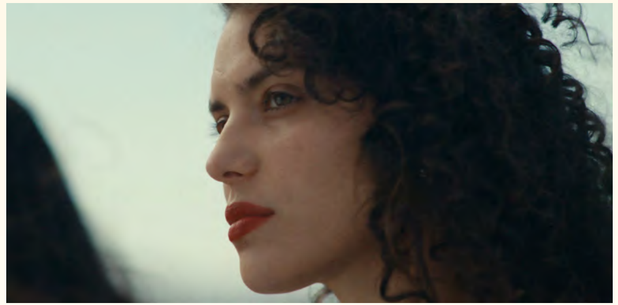
si commun aux deux mondes qu'une femme qui le porte peut être prise pour l'une ou pour l'autre. Ça me fait d'ailleurs penser à la danse qui est présente dans le film. C'est quelque chose de très important dans nos cultures judéo-arabes. Dans la Bible justement, Myriam est la prophétesse qui a accompagné l'Exode et mené les troupes dans une danse après la sortie d'Égypte. Mélissa Guers, qui incarne Myriam, m'a plu parce qu'elle a une sensualité naturelle et danse comme une prophétesse. C'est une sorte d'honneur que de faire porter à son personnage un prénom qui navigue entre ces traditions.

Justement, qu'est-ce qui a motivé votre choix à se porter sur Mélissa Guers pour incarner Myriam ? Est-ce que vous l'aviez découverte dans *La Fille au Bracelet* de Stéphane Demoustier ?

À notre rencontre, je ne l'avais même pas vue dans ***La Fille au Bracelet***. Je l'ai choisie deux semaines avant le tournage de mon court-métrage ***Mazel Brouk***, dans lequel elle joue. Pour le personnage de Myriam, j'avais besoin d'y croire et que le public y croie. Je cherchais une vérité qui transperce. Ma scripte, à l'époque, m'a parlé de Mélissa parce que j'avais des doutes sur la personne que j'avais choisie. J'ai pris mon téléphone et je l'ai appelée. Elle a répondu et j'ai su, dans les trente premières secondes et sans même la voir, que c'était elle. C'est quelqu'un d'extrêmement authentique. Elle est attachante et ne triche pas. Qu'elle soit devant ou derrière la caméra, il se passe quelque chose en sa présence. Elle a évoqué son vécu, qui est très proche du mien. Une histoire qu'elle m'a relatée avec insouciance et légèreté. Il se trouve que ***Les Filles d'Abraham*** adopte volontairement le point de vue de Myriam : traverser des sujets souvent lourds avec la légèreté comme moyen de protection. Pour le personnage comme son interprète, l'ironie, le franc-parler, la légèreté sont des armes









pour mieux affronter les épreuves. Elle et moi parlions le même langage. Elle joue avec une telle vérité, en oubliant tout ce qu'il y a autour d'elle. Dès notre collaboration sur mon court-métrage, l'évidence de poursuivre sur un long-métrage s'est imposée. Je lui porte une confiance absolue.

Et Ava Baya sous les traits d'Eva ?

Quand on m'a parlé d'elle, je suis allée consulter son compte Instagram et là, j'ai vu une bouche rouge, un regard perçant et une complexité dans son visage. J'ai remarqué d'emblée que l'objectif était amoureux d'elle. Peu importe comment on la filme, elle capte la lumière. Quand elle est arrivée chez moi pour des essais, elle a parlé cinq minutes et je me suis dit : « *Cette fille est très singulière, elle chante, se bat, fait des cascades. C'est un couteau suisse.* » La filmer est un plaisir parce qu'elle dégage une ambivalence à contre-courant d'une société qui formate. Elle a donc tourné dans ***Mazel Brouk***. Et ensuite, j'ai écrit un rôle sur mesure pour elle dans ***Les Filles d'Abraham***, en mettant en exergue sa singularité. Eva est à moto par exemple, elle chante. Avec elle, on est dans le versant de la liberté, face à une jeune femme qui mène sa barque en se moquant du poids familial, des différences qu'on pointe du doigt. Elle se place au-dessus des injonctions, qui ne l'agressent même pas. J'aime me dire qu'elle va être un modèle pour beaucoup de femmes qui ne se sont pas encore affranchies des normes.

Dans le film est citée cette phrase d'Aristote : « *Notre bonheur dépend de nous seuls* ». Cela rejoint bien la quête de liberté et d'absolu qui anime les femmes de votre récit…

Je ne sais pas si c'est quelque chose qui est inné ou qui arrive à un moment précis de nos vies. Cette idée de ne pas entrer dans le moule,

Les Filles d'Abraham / 6



de s'émanciper. Au fil des témoignages que j'ai recueillis, j'ai remarqué que celles qui ont atteint la lumière sont celles qui ont refusé d'entrer dans le moule — de se plier à une vie clé en main, dictée par d'autres. Je me suis enfuie de chez moi à 17 ans suite à un drame. Et aujourd'hui, je me dis que j'ai eu beaucoup de chance dans ma malchance. Parce que, si ça a été très douloureux sur le moment, je l'ai quand même fait et c'est la raison pour laquelle je suis là aujourd'hui. Si je n'étais pas partie du Vaucluse, où j'ai grandi, j'aurais embrassé le destin de toutes celles que je retrouve quand je rentre. Un destin très différent, normé et moins libre. C'est quelque chose que je peux dire aux principales concernées sans détour. Sauter dans l'inconnu m'a rendue plus libre.

Vous montrez aussi, sans prendre de pincettes, le poids de la communauté comme obstacle à l'épanouissement…

Elle n'est pas seulement ça, mais c'est vrai que la communauté peut constituer un obstacle. Elle exerce un poids énorme sur nos destins. On a tous, surtout quand on est jeune, envie et besoin de plaire. On est très dépendant de l'amour de ses parents, de ses proches, de ses amis. Et dans les communautés que j'habite, il y a le problème du « qu'en dira-t-on ». Ce poids permanent du regard et du jugement. Tout se règle en huis clos, en famille. Cela explique la construction en diptyque du film : le foyer juif et le foyer musulman avec un incident qui les lie. Je voulais qu'on ressente les conspirations familiales, à la fois chez les Benkemoun et chez les Achour, où les incidents se gèrent entre quatre murs. Il ne faut pas faire de taches, de vagues, pour préserver l'honneur de la famille, quitte à sombrer dans l'hypocrisie. L'autrice Leïla Slimani dit souvent dans ses ouvrages et dans ce qu'elle décrit du Maroc : « *On peut faire ce qu'on veut tant que ça ne se sait pas* ». C'est un paradoxe que j'ai investi dans le récit.

C'est à Marrakech qu'a lieu la scène qui amène la discorde. Un moment important mais qui est un prétexte à autre chose. Il n'est que le chantage qui catalyse les crispations communautaires et réveille la violence et les hypocrisies… On sent votre désir de n'épargner ni les Juifs ni les musulmans. Tout le monde en prend pour son grade…

Ça me tenait à cœur de filmer avec le plus d'équilibre possible ces deux communautés saturées de clichés et qui passent leur temps à se comparer. Je l'ai vu dans tout le processus du casting, qui s'est échelonné sur deux ans avec quatre directeurs de casting. Chacun disait : « Mais nous on prend plus cher qu'eux »… Cette construction en diptyque était une réponse aux possibles crispations. Raison pour laquelle j'ai fait en sorte que chaque scène chez les uns réponde à une scène chez les autres. La cuisine de Fatima fait écho à la cuisine de Martine. Le mariage musulman de Mohamed s'enchaîne avec le shabbat juif chez les Benkemoun, etc. J'ai voulu cet équilibre des situations et des personnages. M'éloigner





des poncifs était un leitmotiv. J'ai listé les clichés dont je voulais rester le plus loin possible : la drogue, le vol, la politique, la prostitution… En revanche, comme je le disais plus tôt, j'ai mis l'accent sur les similitudes : les valeurs familiales, le sens de la fête, les liens familiaux… Des points communs dont je dévoile le meilleur et le pire. Tout ça résume assez bien le film. Dans les deux mondes, la famille donne aussi bien l'amour que le poison. Et c'était une ligne directrice de le figurer en permanence, à l'aide notamment de scènes longues où je laisse tout le monde s'exprimer.

Dans une société de plus en plus repliée sur l'identité, et dans un monde où les conflits rajoutent à la haine et à la confusion, en quoi une telle histoire peut-elle être salutaire ?

Le film commence par une danse volée, à Marrakech. Et s'achève sur cette danse réappropriée, à Berlin. En toute modestie, c'est dans cette évolution qu'il peut être salutaire. Ces filles-là qui se lient, qui se délient et qui subissent un peu les mêmes pressions familiales finissent par résister à la fin à tout ce(ux) qui tente(nt) de les briser, à tous les préjugés sclérosants. La trame se clôt à Berlin, qui fait office d'horizon. Je n'ai pas choisi ce lieu par hasard. C'est une ville qui a affronté son passé, qui le regarde en face et qui ne réduit pas ses filles à leur communauté d'origine. Chaque fois que je regarde la scène finale et ces deux filles qui se prennent dans les bras, j'ai des frissons parce qu'elles ont vaincu les tensions communautaires. Conclure mon film par cette sororité, c'est le signal d'une réelle possibilité de vivre ensemble quel que soit ce qui nous constitue. Au cœur de notre monde polarisé, Wajdi Mouawad évoque pertinemment dans ses écrits cette injonction de choisir un camp, comme si se jouait un match de foot. Alors qu'il est possible d'être dans la nuance et de préserver des relations intercommunautaires saines.



Réussir à maintenir la politique hors champ, notamment le conflit israélo-palestinien, me rend fière. Tout autant que d'avoir réuni sur un même plateau des Juifs et des musulmans dans le contexte brûlant que l'on connaît. D'ailleurs, beaucoup ne voulaient pas travailler ensemble. À un moment, il y a eu des tensions. Des gens voulaient quitter le navire parce que certaines positions divergeaient des leurs. Tout est finalement rentré dans l'ordre parce qu'on a fait une médiation au sein de la société de production avec l'aide de l'association « Nous réconcilier ». Ça nous a aidés à leur faire comprendre que ce qui les rassemble est plus fort que ce qui les sépare.

Laisser rarement Myriam seule, la voir toujours entourée, étouffée, était-ce votre manière de traduire visuellement le poids du groupe ? Et plus largement, comment s'y prend-on pour filmer et retranscrire des choses souvent impalpables à l'œil nu ?

Dans ma tête, j'avais une ligne directrice : œuvrer pour que la tragédie flirte en permanence avec la comédie. C'est quelque chose qui a très bien

fonctionné dans ***Mustang*** de Deniz Gamze-Erguven ou dans les films de Maïwenn. J'aime ces montagnes russes où l'on passe du comique au tragique. Cela impliquait de passer par des séquences très longues, quitte à ce que le film prenne son temps pour démarrer. C'était ma manière personnelle de pouvoir, par à-coup, y intriquer la violence polymorphe du quotidien. Pas tant sa nature mais ce qu'on en fait après.

Tout s'est précisé à la phase d'écriture ou est-ce vraiment la mise en scène qui a conforté votre vision ?

J'ai tout écrit mais j'ai bénéficié du soutien d'un consultant scénario, Raphaël Chevènement, qui a écrit ***Le Bureau des Légendes*** et ***Baron Noir***. Ça m'a aussi aidée à mieux capter la jeunesse dans son désordre. Je suis méditerranéenne (rires), pas toujours dans la retenue mais dans l'excès, la passion. Mon côté bordélique a été jugulé par le travail structuré et structurant de Raphaël. Il a contribué à faire entrer le réalisme dans un récit tendu. C'est un film qui, jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la post-synchronisation, a été en mouvement. Rien dans sa fabrication n'a jamais été figé. Je peux par exemple décider au dernier moment de sauter une grande scène bavarde pour lui préférer un instant silencieux. Je suis assez intuitive. Autre exemple : jusqu'à deux mois avant le tournage, je voulais que la principale scène de violence soit montrée sans fard. Finalement, j'ai préféré ne pas exhiber la violence et la laisser principalement hors champ.

Un mot sur la photographie : quelles étaient vos directives ? Vos envies ?

J'ai retravaillé avec Fabien Faure qui avait fait mon court-métrage. J'ai une mise en scène hybride. Les références que j'ai transmises à mon chef-opérateur, c'était évidemment ***Mektoub my Love*** pour sublimer les corps méditerranéens, ***Sheherazade*** pour le Marseille des marges et pour le grain ou même les clips ***Territory*** de The Blaze ou ***Leila*** d'Acid Arab. J'ai même fait un storyboard au cordeau avec mille images sur lesquelles j'avais dessiné moi-même. Selon les scènes, mes références et consignes changent. La scène d'ouverture s'articule par exemple, dans sa conception, sur un tableau fondateur de la peinture française : « *Femmes d'Alger dans leur appartement* » de Delacroix. Cette toile, qui m'obsède depuis des années, met en avant magnifiquement des femmes orientales. Je me suis réapproprié ce tableau et j'ai fait de mes héroïnes des femmes honorables qui décident, qui rient, qui fuient, qui ne subissent pas et qui incarnent un peu un orientalisme sensuel et digne. Et ce, malgré la misogynie, le sexisme, les fantasmes.

Qu'est-ce qui vous a poussée à choisir Marseille comme toile de fond à votre intrigue ?

J'ai grandi à une heure de Marseille, dans le Vaucluse. J'y passais tous mes week-ends avec mes quatre grands frères. On allait au Vélodrome. En réalité, il n'y avait aucune autre ville française qui permettait de raconter ce film. Parce que Marseille est pour moi la principale ville aujourd'hui, en France, où Juifs et musulmans du Maghreb se côtoient depuis des générations, partagent des plats, des immeubles, des écoles et même des amours...

Est-ce que le cinéma rend libre ?

Je trouve que le cinéma rend libre parce qu'il y a un effet miroir qui nous permet de nous identifier et de prendre des chemins qu'on n'aurait pas pris autrement. Le cinéma a sauvé ma vie. C'est ce qui m'a permis de tenir debout... Pour raconter des choses, se relever des épreuves avec, à la clé, des modèles de résilience. ■

Paris, Août 2026







Liste Artistique

Myriam Achour — **MÉLISSA GUERS** • Eva Benkemoun — **AVA BAYA** • Shana Benkemoun — **GABRIELLE COHEN** Sofiane Achour — **BILEL CHEGRANI** • Mohamed Achour — **SYRUS SHAHIDI** • Fatima Achour — **JALILA TALEMSI** Abdel Achour — **YOUNÈS BOUAB** • Nawal Achour — **HIBA BENNANI** • Jordan — **BRYAN STORA** • Martine Benkemoun — **VANESSA LIAUTEY** • Michel Benkemoun — **MICHEL MIMRAN**

Liste Technique

Réalisation **HANAËL EL YOUSFI** • Scénario **HANAËL EL YOUSFI** avec la collaboration de **RAPHAËL CHEVÈNEMENT** et **MIA GRACE BROWN** • Image **FABIEN FAURE** • Montage **JULIEN LACHERAY** • Son **PAUL LE BORGNE CUEFF, OLIVIER VOISIN, ELIAS BOUGHEDIR, FRANÇOIS MAUREL** • Mixage **THIBAUT MACQUART** • Décor **JONATHAN ISRAEL (ADC)** • Costumes **PAULINE BERLAND** • Musique **THYLACINE & BRAVINSAN** • Directeur de post-production **JONATHAN LESTER** • Produit par **CHARLES GILLIBERT** • Sociétés de production **CG CINÉMA, FRANCE 2 CINÉMA** • Avec le soutien essentiel de **CANAL+** • Avec la participation de **CINÉ+ OCS, FRANCE TÉLÉVISIONS** Avec le soutien des **FILMS DU LOSANGE,** de la **RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR,** de **MÉTROPOLE AIX-MARSEILLE-PROVENCE** • Production exécutive **RIF FILM** (Morocco), **VOLTE** (Germany)

Hanaël El Yousfi

Née en Provence dans une famille d'origine marocaine, seule fille d'une fratrie de cinq enfants, Hanaël El Yousfi entreprend des études de droit avant de bifurquer vers le cinéma en autodidacte. En 2021, son premier court-métrage, ***Mazel Brouk***, qui explore déjà les liens entre les mondes juif et musulman, est sélectionné et primé dans plusieurs festivals internationaux, de Nazareth à Toronto. ***Les Filles d'Abraham***, son premier long-métrage, prolonge ce geste : filmer deux jeunes femmes, l'une juive et l'autre de culture musulmane, et tout ce qui, autour d'elles, voudrait les séparer. ■



Photo © Olga Sobetska

les films du losange

PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.FILMSDULOSANGE.COM



FB - Couverture Fidélio